

# LES ENCÉPHALES



**Pierre-Antoine Navarette**

Pierre-Antoine Navarette

## Les Encéphales

© Pierre-Antoine Navarette, 2023

ISBN numérique : 979-10-262-5605-2

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon père, qui est devenu lui-même

« Ils me croient malade.  
Ils pensent que je ne suis pas en état de marcher, hé, hé, hé !  
J'ai vu à leurs yeux qu'ils savent tout.  
Il n'y a que la descente de cet escalier qui m'effraie.  
Mais si la maison est gardée,  
si je trouve des agents de police en bas, hein ?  
Qu'est-ce qu'il y a là ? »

**Fiodor Dostoïevski, *Crime et châtiment*.**

**I.**  
**Saint-Honoré-des-Bois**

## 1.

C'est une campagne profonde où se dandine une rivière hésitante, creusant les environs d'un sillon faussement sinusoïdal. Ça et là, des champs en bordure laissent apparaître des cratères de boue séchée et craquelée, piétinée par de multiples sabots bovins. Ça et là, des vaches paissent, et, de l'autre côté des clôtures de barbelés rouillés, soutenues par d'antiques poteaux de bois creux, recelant encore quelques colifichets enfantins, une route, flanquée de ses fidèles fossés, longe la rivière et scie le paysage. En contre-haut, d'autres champs, pentus, en jachère, d'autres vaches, une autre route, surplombant la vallée. Au loin, une ferme désuète et, un peu plus loin, un clocher trahissant la présence d'un petit village enfoui sous la ligne bossue de l'horizon : la campagne recèle de multiples vallons, de multiples collines, et les premiers signes de la civilisation s'en amusent et s'y dissimulent avec aisance, se camouflant d'un épi de maïs ou d'une branche, et même d'une épine de ronce. Seul un œil averti saurait distinguer d'aussi loin l'œuvre de l'homme de celle de la nature, et déchiffrer à cette distance les maigrelets bâtonnets noirs que pointent deux aiguilles, fausses jumelles, à l'horloge du clocher du village de Saint-Honoré-des-Bois. Et seul un pied aguerri pourrait ainsi accompagner le regard et traverser aussi promptement le paysage.

Dans le village retentissent maintenant les premiers sons de cloche de midi, et, à quelques pas de l'église, des notes de musique ébréchées virevoltent en portée désunie au sortir de la fenêtre d'une mansarde, fuyant le haut-parleur grésillant d'un vieux transistor. Par la fenêtre, nulle effraction mais une silhouette étrangère est entrée. Pas feutrés à tâtons dans l'escalier. Tandis que l'intrus descend lentement les marches, une voix féminine tente de remodeler grossièrement les notes du transistor. Tout près de l'escalier, en bas au bout du couloir : la cuisine. Et à côté des plaques de cuisson, devant l'établi, une femme au foyer : Yvette Planchard, une quinquagénaire aux mains huileuses, à la raison onduleuse, à la voix souffreteuse, réduit en chantonnant avec passion en menus moignons de menus oignons blancs. Malgré son organe vocal difforme et son physique ingrat à l'image des produits congelés qu'elle tripote à longueur de journée, elle s'est convaincue que l'art culinaire la rendrait belle, un jour. Elle qui aime à couper légumes en tout genre en ribambelle, sait bien que, d'après

son chanteur de variété préféré, Roger Cassegrain, dans son dernier tube *Secrets de femme*, « *l'amour de tout rend beau* », surtout aux fourneaux. Pour autant, elle ne veut pas croire à un déterminisme social qui ferait d'elle la femme au foyer par excellence, sans intelligence, sans substance, sans charme, en somme. Elle ne veut pas croire non plus que le conditionnement dans cet espace confiné, la cuisine, l'étoufferait et l'empêcherait d'accomplir un jour son rêve : participer à l'émission culinaire en vogue, *La Bonne Bouffe*, présentée et animée par Patrick Grenaille.

Plongée dans ses rêveries quotidiennes, la ménagère coupe de plus belle les légumes à couches filandreuses, comme une machine à décapiter toute chose de petite taille, imitant ici monsieur Guillotin et son invention sanguinaire pour poireaux. Et la planche de travail d'émettre de simples bruits d'épouvante, de se répandre en pleurnichardes onomatopées triadiques, au rythme de la cloche de midi et d'un rire bêta mais sardonique.

« La ! La ! La ! »

« Tchac ! Tchac ! Tchac ! »

« Dong ! Dong ! Dong ! »

« Hé ! Hé ! Hé ! »

Yvette Planchard a l'impression d'avoir entendu un bruit venant d'en haut. Elle pose le couteau, s'arrête un instant, reprend le couteau, travaille le bulbe restant, repose le couteau : en paix, la planche expire un fébrile souffle de soulagement. Puis, faisant fi des sons alentour, Yvette se tourne vers le réfrigérateur pour en sortir un paquet humide et sanguinolent qu'elle décachette non sans grâce afin d'en extirper trois grosses et grasses boulettes de viande bien hachées, et, semble-t-il, bien fraîches. Mais le papier colle à ses phalanges boudinées, la viande sent fort et ses couleurs originelles semblent quelque peu altérées. Elle se demande si tout compte fait la viande n'est pas avariée et remarque que les jantes en caoutchouc de la porte du vieux réfrigérateur ont gonflé à cause de la chaleur ambiante. « *Il faudrait sans doute jeter les autres aliments* », se dit-elle. Mais à peine ces pensées surviennent-elles dans son esprit que dans son dos déjà l'intrus se saisit subtilement du couteau. Une ombre court le long du mur. Yvette Planchard se retourne en sursaut. Ses yeux révoltés



trahissent ses dernières pensées, l'image d'une toque de chef cuisinier sur une photo d'elle prise avec Patrick Grenaille, alors que s'abat l'inéluctable avec force et fracas, et précision, la lame comme une guillotine. Qui pénètre sans résistance sa chair intime, qui fait jaillir de charmants filets de sang, qui repeint en liserés et pointillés rouge pimpant les murs jadis peints d'un uniforme blanc. Ainsi la cuisine impuissante reprend-elle des couleurs, ainsi assiste-t-elle au crime. Et c'est tout l'emballage architectural qui sanguinole et se désole, tandis que s'achève le dernier son de cloche et que s'aplatissent au sol les spongieuses boulettes de viande.

« Splash ! Splash ! Splash ! »

« Dong ! Dong ! Dong ! »

« Hé ! Hé ! Hé ! »

Le corps policier bicéphale embrasse déjà la maison endeuillée : devant la porte, deux enquêteurs, Fernand Fargnaux et Philippe Larousselle, scellent les lieux. Ils ont été avertis par le garde champêtre, l'ex-mari de la défunte, qui a découvert le corps, un dénommé Lucien Loiseau dont les tentatives conjugales, étrangement, finissent toujours par battre de l'aile. Ils avancent maintenant dans le hall d'entrée, le pas lourd dans la chaleur ambiante. Ça sent l'hémoglobine, et cette odeur de fer et de chair repoussante ne leur fait presque plus rien aujourd'hui. Blasés par les meurtres à gogo, par les criminels dingo, ils sont devenus insensibles à la vie qui se débîne et fuit tout de go, plus réceptifs à d'autres réalités : la hiérarchie policière qui pèse sur Fargnaux, pourtant fin limier à l'esprit agile, capable de retrouver un meurtrier dans une foule de suspects en apparence plus innocents les uns que les autres, l'impacte directement. Il est le corps pensant qui agit au service de la tête dirigeante calée quelque part dans les locaux du commissariat de Sainte-Philomène-les-Villes. Tous les espoirs ont été placés en lui pour mener cette enquête. En fin de carrière, il sait qu'il n'a pas le droit à l'erreur et que saisir cette affaire lui donnerait des points bonus pour sa retraite. Larousselle, lui, plus fiable qu'une machine, est un habile détecteur de faux alibis et de vrais mensonges. Un peu moins âgé que Fargnaux, il est le flic tampon, sorte d'éponge permettant de tempérer le caractère explosif de son homologue qu'il connaît mieux que personne. À eux deux, ils forment le policier idéal : « deux têtes en symbiose

pour une même cause », leur marque de fabrique depuis l'école de police de Saint-Armand-les-Coteaux où ils avaient fait leurs classes ensemble. L'un sanguin, l'autre au sang froid, les deux compères se connaissent depuis une quinzaine d'années maintenant. Habitues des affaires tordues, spécialistes des criminels déjantés, ce meurtre leur permettra sans doute d'asseoir un peu plus leur autorité s'ils parviennent à résoudre l'énigme qui plane au-dessus du corps de la ménagère. Pressés de confronter leurs méninges avec la réalité des lieux, ils suivent le couloir vers la cuisine qui saigne abondamment, le corps d'Yvette Planchard, inerte et tout à fait ordinaire, s'épanchant jusqu'à leurs pieds. Et tous se mettent à verser de maigres larmes : les rondelles d'oignons épuisent leurs dernières particules lacrymogènes, en hommage à Yvette, sans doute. Protégé par une loupe à lumière bleue, l'œil d'exception et d'inspection de Fargnaux examine soigneusement la victime. Les vêtements et le tablier sont dans un sale et lugubre état. Une vingtaine de vilaines encoches, entailles, lacérations, toutes dues à une seule et même arme tranchante, rayent la totalité du corps perforé ici et là. « *Comme si l'on avait voulu la percer de multiples trous, comme on tailladerait une boîte en carton destinée à contenir un petit animal rongeur* », pense-t-il tout haut, l'esprit fertile, inspiré par le corps mutilé. La tête a subi un traitement particulier : elle a été découpée assez sauvagement mais non sans minutie. « *De manière assez triviale, on peut dire que la technique utilisée ressemble à celle employée pour ouvrir un œuf d'autruche à la coque* ». L'intérieur du crâne a été évidé et proprement lavé : l'encéphale a été prélevé. Aucune autre partie du corps n'a subi le même traitement, les autres organes sont bien à leur place. L'outil de découpage ainsi que l'arme du crime émergent du sang à côté de la victime, formant deux îlots informes. Il s'agit de deux couteaux, l'un long de trente bons centimètres et muni de dents de scie, l'autre assez menu et grossier à lame lisse et tranchante. Malgré la souillure du sang, on distingue aisément sur le premier des ébréchures d'os et quelques reliquats de matière grise ; sur le second, des fibres de tissus et, plus précisément, grâce au pouvoir grossissant de la loupe, des fibres d'oignons. Il y a aussi de multiples empreintes digitales sur le manche. Fargnaux note ces premières observations dans un carnet. Les différentes annotations, saisies dans une écriture simple, abrégée, dont il se satisfait aisément, sont accompagnées de croquis et schémas reproduisant la scène du meurtre.